Document généré le 18 mai 2024 10:15

Liberté

Pas de tortue

Anne-Marie Régimbald

Volume 51, numéro 2 (284), mai 2009

L'argent fou

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34723ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Régimbald, A.-M. (2009). Pas de tortue. *Liberté*, *51*(2), 66–97.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pas de tortue

Anne-Marie Régimbald

À mes amis qui ne conduisent pas

Les mots odieux envahirent la tête de Mr. Shiftlet comme un vol de busards s'abat sur la cime d'un arbre. [...] Il roula une cigarette, l'alluma et dit d'une voix égale :

— Madame, il y a deux parties dans un homme : son corps et son esprit.

La vieille serra les gencives.

— Un corps et un esprit, reprit-il. Le corps, Madame, c'est comme une maison, il va nulle part ; mais l'esprit, c'est comme une auto : toujours en mouvement, toujours...

FLANNERY O'CONNOR

I do not find terror exciting. I find it terrifying.

DAVID FOSTER WALLACE

Jour

Big Apple Coaster, Potts Blitz, Switchback, Cobra, Inferno, Apollo's Chariot, Kingda Ka, Anaconda, Le Vampire, Insane Speed, The Big Ohhhh !, Zooooom, Goliath, Crazy Surfer, Behemoth, Green Scream, Son of Beast, Le Monstre, les très populaires mégamontagnes russes des parcs d'attractions de l'Asie, de l'Amérique du Nord et de l'Europe portent toutes des noms qui pourraient aussi évoquer une certaine crise financière pas si lointaine. Il serait toujours possible, excusez-moi de jouer la fine mouche, de rebaptiser nos schizoïdes indices boursiers à l'image de ces monstres d'acier qui roulent en circuit déréglementé sur tous les continents, sans jamais s'arrêter, à 110 km/h, et de leur attribuer des noms évocateurs tels *Dow Dragon, Nikkei Terror* ou *DAX Sensation,* ce qui aurait déjà pour effet de mettre la chose boursière à distance, de nous faire perdre l'illusion qu'il soit possible d'en être les maîtres absolus, ne serait-ce que pour un tour, nous en serions quittes pour l'observer d'un peu plus haut, sans paniquer. J'abandonne vite la

métaphore, qui comme toutes ses sœurs est un cul-de-sac. Elle aura au moins eu le mérite de mettre en relief un délire commun : folie mécanique de la Bourse, organique folie humaine. L'économie n'est pas la cause de notre malheur et de notre folie. Elle en est l'expression. Comment nommer un symptôme qui sort du corps, se manifeste hors de nous pour mieux venir nous réinvestir, tout ce qui est humain ne pouvant en fin de compte appartenir qu'à l'humain, un symptôme boomerang ?

Nuit

Au milieu de la nuit, je m'éveille et me rends compte que je n'ai pas placé d'êtres humains à bord de mes machines. Je n'arrive plus à me rendormir. J'essaie d'y imaginer des êtres faits de chair, d'os, d'émotions, de pensées, avec la texture et l'épaisseur d'humains, mais je n'y arrive pas. À la limite, je vois de pauvres poupées de carton à l'effigie de Barbie et de Ken, qui font la *baboune*. Au mieux, j'y imagine des duplicata du personnage du *Cri* d'Edvard Munch, mes mortels sont en tout cas *scotchés* sur leur siège, réduits à deux dimensions, sans relief. Je pense ensuite aux magnifiques personnages tremblés d'Egon Schiele, j'imagine le peintre au travail, drapé dans le rideau de flammes intérieures qui habite aussi ses sujets. Seuls ou en couples étroitement enlacés, ils occupent une grande partie de l'espace et souvent autour d'eux pas de décor, c'est le vide. Est-ce cela qu'ils affrontent, qui les déforme ? Ils n'ont même plus d'ombre, souvent leurs bras dansent, on dirait vraiment des flammes, ou bien ils sont repliés contre leur corps, mais ces hommes et ces femmes semblent aussi désarticulés les uns que les autres, leurs images nues sont presque transparentes, ils frôlent la disparition et pourtant leur présence a plus d'intensité que s'ils étaient opaques, peut-être est-ce parce qu'on voit si bien la réalité de leur squelette à travers leur peau ou leurs vêtements. Leur peau est froissée, l'espace autour d'eux est froissé, s'ils sont nus leurs corps sont de la terre tuméfiée, leurs corps sont sortis rapiécés d'entre les morts, ils ont été labourés puis le peintre les a recollés et maintenant ils sont de l'argile peinte, ceux qui sont vêtus portent des linceuls tachés, l'air se fait rare, l'oxygène a été brûlé, certains personnages écarquillent les yeux dans une immobilité perpétuelle que le

tableau s'est contenté de capter, ils ouvrent la bouche et à travers leur bouche on voit le vide qui se trouve derrière eux, pour certains leur tête est explosée par derrière et de la lumière s'en échappe à travers une brèche qui nous est cachée, comment parler de ce qui montre l'impossibilité de nommer ? Comment dire l'espace ouvert par le peintre pour qui regarde ces hommes auxquels presque rien n'a été laissé, dont les regards ont été happés par le vide qui les dépasse et les englobe, à qui il n'a été donné en partage que la brusque joie de la couleur et le mouvement de la vie ? Voilà ce à quoi nous avons droit, nous, humains, répète toile après toile la colère de Schiele, né à l'aube de l'ère industrielle et du capitalisme moderne, et mort à 28 ans de la grippe espagnole, en 1918.

Il serait plus raisonnable de retourner dormir, mes pensées sont disloquées, mais je reste là, assise dans un fauteuil du salon, le corps paralysé et l'esprit battant la campagne. Je pense aux vers de terre, auxquels il arrive de remonter à la surface au beau milieu de la nuit, tous en même temps, ils ont senti trembler la terre, c'est qu'une taupe s'approche par en dessous pour les dévorer. En nous aussi, il arrive que la terre se mette à trembler, qu'elle cesse d'être parfaitement ronde, qu'elle se craquelle, s'ouvre et laisse sortir l'angoisse ou la maladie, comme un ver se frayant un chemin vers la surface sous la menace d'un danger imminent. Nous faisons ce que nous pouvons. Je pense aussi, allez savoir comment fonctionne l'esprit, aux chiens de race des pays *industrialisés*, l'adjectif me semble une insulte jetée à la face des autres hommes, *en voie de développement*. Je me dis, inutile de souligner : qui, dans un *slum* de l'Inde ou dans l'Éthiopie entière, hormis ceux qui en sont les maîtres (plus de 99 % de la population de ce pays vit sans toilette ni eau potable), pourrait se payer le luxe d'exhiber un chien de race, mais tel n'est pas pour l'heure l'objet de ma confusion, non, ce qui remonte en moi au milieu de la nuit, c'est la pensée que les propriétaires des chiens à pedigree des pays d'Europe et du Canada doivent tous donner à leur toutou homologué, selon l'année, le manège dure en gros depuis le début du XXe siècle, un nom commençant par une lettre de l'alphabet déterminée à l'avance, ainsi, si vous êtes Français, vous n'avez pas pu appeler votre bichon maltais King Kong parce que l'année 2008 était consacrée à la lettre *d*, si vous êtes

Canadien, vous aurez eu l'embarras du choix entre tous les noms débutant par la lettre *r* pour enregistrer votre labrador, entendu bien sûr que sa chienne de mère a eu le bonheur de s'accoupler avec un autre chien de la même race, mais ne soyez pas inquiet, comme ces animaux sont des *investissements*, leurs propriétaires ne doivent pas laisser battre la campagne à leurs chiennes en chaleur. Je finis quand même par retourner me coucher, mais je sais ce qui m'attend, des phrases telles que « Nous traitons les chiens comme des hommes traités comme des chiens » prennent corps en moi, ma tête résiste à l'abandon et je fais plusieurs rêves entrecoupés de périodes d'éveil agité, bref, à tout le moins en termes de sommeil, on ne peut pas dire que j'aie passé une bonne nuit. Heureusement qu'il y a l'agitation du jour et sa lumière pour me remettre les idées en place.

Jour

La lecture des écrits des saints et des mystiques d'un autre siècle peut, dans les cas d'agitation extrême dont on n'arrive pas à sortir, s'avérer un viatique salutaire. J'errais ainsi le lendemain matin dans *Histoire d'une âme,* un recueil des manuscrits autobiographiques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face (mieux connue sous le nom de sainte Thérèse de Lisieux), rédigés en 1895-96, peu avant sa mort par tuberculose, à 24 ans. On y lit que, comme beaucoup de saints, celle qui fut d'abord baptisée Thérèse Martin, fille d'un horloger et d'une dentellière, adore les fleurs et les petits oiseaux. Elle prie dès sa plus tendre enfance *timide et délicate* de devenir une sainte, se pâme, a des visions, entre au Carmel et nous raconte ses noces avec Dieu, nous parle des démons auxquels elle a rêvé la veille, bref, voilà un beau spécimen d'exaltée. Je feuillette d'abord le livre davantage que je ne le lis de bout en bout. De temps en temps, une fulgurance m'arrête. Elle écrit bien, Thérèse, la langue est dégagée de toute gangue, la mystique jouissant à la fois d'un regard perçant et du don, si rare de nos jours, de la lenteur. À la fin, je l'ai lue dans le désordre, mais en entier. Un passage tiré des souvenirs de ses premières années a retenu mon attention et continue de m'habiter :

> Un jour Maman me dit — « Ma petite Thérèse, si tu veux baiser la terre, je vais te donner un sou. » Un sou, c'était pour moi toute une richesse, pour le gagner je n'avais pas besoin d'abaisser ma *grandeur* car ma *petite* taille ne mettait pas une grande distance entre moi et la terre, cependant ma fierté se révolta à la pensée de *baiser la terre*, me tenant bien droit, je dis à Maman — Oh ! Non ma petite Mère, j'aime mieux ne pas avoir de sou[1] !

Sans doute ce moment de la vie de Thérèse n'est-il pas à l'origine de son désir de s'élever à la hauteur de Dieu, elle se portait déjà de manière spontanée vers des sphères célestes auxquelles la plupart d'entre nous n'ont pas accès, mais peut-être cet événement a-t-il suffi à cristalliser un désir confus en volonté, nous n'en saurons rien, Thérèse ne relate selon elle cet épisode de son enfance que pour nous montrer à quel point elle pèche par orgueil, toujours est-il que je reviendrai plus loin sur ce passage, après vous avoir raconté quelques anecdotes.

Ayant dû m'arrêter un après-midi, contre mon habitude, dans une station sans service pour mettre de l'essence dans ma voiture, j'ai aussi décidé, tant qu'à y être, d'ajouter un peu d'air dans les pneus, ça ne peut pas faire de tort de temps en temps. À ce moment-là j'ai vu, solidement rivé au mur de briques de la bâtisse abritant aussi un dépanneur Select, le dispositif dissuadant d'emblée les esprits mal intentionnés de tenter de l'arracher, un panneau, métallique lui aussi, sur lequel on avait inscrit les mots suivants : « Flânage interdit sous peine d'amende », les deux premiers mots étant flambant rouges, la suite, de taille plus modeste, se contentant de noir. Ma première réaction a été de me demander qui pourrait bien avoir l'idée saugrenue de flâner dans un endroit pareil, au pied d'un mur trop éclairé la nuit, entre une pompe à air, un immense congélateur où se trouvent des « glaçons de qualité supérieure » et un panneau annonçant des « vers à vendre ». Puis, j'ai remarqué l'emploi du québécisme *flânage*. Le panneau était bilingue — j'ai

1. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, *Histoire d'une âme. Manuscrits autobiographiques*, Paris, Les Éditions du Cerf et Desclée de Brouwer, 1995, p. 29-30.

passé outre l'anglais, la formulation en français, me semblait-il, suffisait — et ne s'adressait manifestement pas aux itinérants, les mots *rêverie, temps perdu, improductivité, flânage, vagabondage, itinérance* tournant tous autour du même concept, mais avec des nuances. Je suis repartie les pneus gonflés à bloc et j'ai erré aux alentours sur des routes secondaires, histoire de prendre un peu de temps pour digérer le panneau.

Il y a à Cowansville, petite ville où se déroule cet épisode, un nombre limité de trottoirs, quand il y en a ils se trouvent souvent d'un seul côté de la rue, sauf bien sûr, entre autres, le long des deux artères commerciales et de la rue Church. (L'enfer est pavé de bonnes intentions.) Du stationnement du poste de police municipal, on a une vue imprenable sur le parc le plus proche, rien pour attirer des adolescents. On ne peut errer dans cette petite ville, située à un peu plus d'une heure de route au sud-est de Montréal, que dans un seul centre d'achats. Les fonctionnaires de la MRC Brome-Missisquoi ont sans doute pensé que la *flânerie* de Baudelaire reprise par Walter Benjamin dans les rues de Paris n'y est pas possible et, les seuls lieux évocateurs disponibles forçant à faire du surplace, ils ont, j'en suis certaine, fait sciemment usage du terme, poétique à souhait et, convenons-en, mieux adapté, de *flânage*. Mais enfin, quand, sinon au temps de la folle jeunesse, a-t-on le choix entre faire face à un écran dans la cave d'un bungalow et un espace ouvert, qui donne le loisir d'observer et de passer des commentaires sur les chars qui viennent *tinquer* et sur les clients qui entrent et sortent du dépanneur, offrant de rares occasions de rêver ?

Il n'y a assurément dans l'utilisation du terme *flânage,* me dis-je alors, aucun sous-entendu à une forme quelconque de criminalité, seulement une allusion au temps perdu à penser à rien, un espace mental béant où pourraient s'engouffrer des idées, par définition mauvaises comme autrefois les pensées, en plus le mot rime avec *niaisage,* bref il évoque du pas sérieux. Je pense alors que, si on a promulgué ce règlement, c'est seulement parce que la vue de jeunes perdus dans un temps improductif indispose la bonne madame qui vient mettre de l'essence dans son VUS et le monsieur qui a besoin de lait, qui, tous deux, après une éreintante journée de travail, doivent en plus subir le spectacle d'adolescents qui ne foutent rien.

On ne se désole pas du fait que la plupart des stations-service ne les embauchent plus comme pompistes, on ne s'attendrit pas non plus devant ce qu'on pourrait appeler la beauté ouverte du flânage, on voudrait juste qu'ils aillent ne rien faire ailleurs, hors de notre vue. Tétanisés par les perspectives d'emploi bloquées, dans un monde où on leur dit de plus en plus tôt qu'ils passeront leur vie à courber l'échine pour des raisons financières, rendus cyniques par l'absence d'attention de leurs parents qui les encouragent à haïr l'école autant qu'eux l'ont haïe, beaucoup de jeunes sont pris dans un inespoir suffocant, bien plus grave à mon avis que le désespoir, qui a pour lui d'être l'envers de son contraire, la dialectique ayant au moins l'avantage de suggérer la possibilité d'un mouvement de systole et de diastole.

Pourquoi, dans un deuxième temps, étais-je si troublée par un simple règlement, au point de retourner là-bas, dans les jours suivants, vérifier si je n'avais pas eu la berlue ? Sur place, je n'ai d'abord pas pu m'empêcher d'imaginer une bande de jeunes fumant et socialisant autour d'une bière, l'un d'eux plaçant le tuyau de la pompe à air électrique entre ses jambes pour faire rire les autres, rien de sérieux ou qu'on puisse un seul instant rapprocher du délit d'intention clairement nommé par la formulation anglaise du panneau, qui à présent me sautait au visage. Plutôt que *flânage*, l'anglais emploie le beaucoup moins innocent *loitering, to loiter* signifiant, au sens légal, « rôder de manière suspecte dans un endroit fréquenté[2] ». Le sens du panneau était désormais clair : quiconque s'attarde ici sera suspecté de vouloir filer en douce avec une voiture ou son contenu pendant que son propriétaire va payer son plein d'essence. On a donc choisi de ratisser large avec ce panneau, de l'adolescent francophone au bandit anglophone. Il serait impensable, voilà en tout cas le raccourci que risque de prendre l'esprit devant la double formulation si on a le malheur d'être plutôt bilingue, de flâner sans avoir en tête des plans de nègre, car flâner devant un dépanneur équivaudrait à commettre un délit d'intention, dont je croyais qu'ils n'étaient passibles d'arrestation que dans les États policiers. La réalité était donc pire que mon souvenir

2. *Harrap's Shorter*, Edinburgh, Harrap, 2004, p. 543.

ou mon imagination me la représentait, ce dont à mon âge je ne devrais plus m'étonner. Le panneau a pour effet de rendre inhospitalier et inquiétant l'espace public que devrait être le dehors et, au fait, il m'en rappelle un autre, américain celui-là, qui apparaît dans un épisode de la série *The Sopranos.* C'est la nuit. Dans la voiture, Tony Soprano est au volant, et un de ses lieutenants occupe la place du passager. Ils viennent de commettre un meurtre, ils sont fatigués et ils n'ont rien à se dire. Les phares de la voiture éclairent tout à coup un panneau de signalisation, qui en passant existe bel et bien, avertissant les automobilistes : « Hitch-hikers may be escaping inmates » (tout auto-stoppeur peut être un évadé de prison). Comme quoi le danger est partout ou nulle part, selon le point de vue qu'on adopte et son sens de l'humour.

Je commenterai donc la dernière partie de l'énoncé, je dirais la partie troublante, « interdit sous peine d'amende », dans cette nouvelle perspective d'un État policier, et mentionnerai que l'on n'a pas commencé l'énoncé du règlement par « défense de flâner », qui aurait été plus en accord avec la très prosaïque suite, « sous peine d'amende », non, on a plutôt opté pour un mot plus chargé, *interdit.* Le télescopage du sacré et du profane via l'utilisation de l'adjectif *interdit* plutôt que du nom *interdiction* a pour effet d'en élargir la portée. L'interdit a bien sûr un sens sacré, dans nos sociétés le meurtre, l'inceste sont par exemple des interdits, ces derniers ont une connotation, sinon religieuse, à tout le moins frappante. Quoique je convienne qu'il y ait un risque à vouloir obtenir un doctorat en flânage, le risque se situant bien sûr du côté de l'ordre social autant que de celui du flâneur suspecté d'avoir des intentions, l'utilisation d'un mot chargé d'un sens si fort pour une si petite bêtise que celle de perdre son temps nous renvoie du coup aux multiples interdits qui jalonnent notre vie publique, de l'arrêt brûlé au volant de la voiture à la rue traversée à pied en diagonale hors des intersections, en passant par l'écureuil auquel on a lancé inconsidérément une arachide dans un parc, tout est fait pour que nous ne nous sentions libres qu'enfermés chacun chez soi. Rappelons aussi que l'amende, la *poena,* était à l'origine le châtiment réservé aux serviteurs et, ma foi, son sens n'a pas tant dévié — il a seulement été enfoui sous quelques couches d'asphalte —, les maîtres

nous font payer cher nos étourderies et les intentions qu'ils nous prêtent. Je suis rentrée chez moi encore plus troublée, et il a fallu préparer le souper, je l'ai préparé avec d'autant plus de zèle, allez savoir pourquoi.

Je n'ai osé parler à personne de l'incident du panneau, on m'aurait sans doute reproché d'exagérer, sans doute en effet aurais-je été maladroite, des mots grossiers et des phrases aussi mal dégrossies seraient sortis de ma bouche, je me serais mal fait comprendre, et l'incompréhension d'autrui aurait sans doute rajouté une couche de chagrin sur ma colère. L'événement était le lieu d'un malaise confus et inavouable, en tout cas indéfinissable hors de l'écriture, et depuis que j'ai décidé, à l'aide de mon appareil photo, de surprendre les lieux en flagrant délit, en gros plan, en vue d'ensemble, sous différents angles, soulevant de la part de quelques clients des coups d'œil suspicieux, voire inquiets, je ne fais plus exprès le détour pour passer devant, depuis qu'il est passé dans les mots l'incident me fait même sourire, mais disons qu'il m'a à tout le moins mise à vif concernant la question de la contrainte, ou plutôt qu'il a fait ressortir chez moi une propension à me buter, à désobéir. Disons, si on veut absolument trouver une source à ce que j'appellerais mon envie de m'échapper, que ma mère m'a tenue en laisse en public dès que j'ai su marcher, mais cette explication tend à m'enfermer, ma mère répétant le fait à qui veut l'entendre tend de la même manière à vouloir fixer à jamais mon image, à me gélifier, à me réduire, elle se plaît à raconter la chose en précisant que j'étais une enfant fouilleuse et remuante, qu'elle ne pouvait pas me suivre, et il est vrai que je n'avais rien de plus pressé que d'échapper à sa vigilance pour me ruer sur les tiroirs et hors des trottoirs à la recherche d'un secret ou d'un objet miraculeux, je me rappelle que plus vieille je fouillais de la même manière chez ma grand-mère, chez mes tantes, même chez les parents de mes amis, rien ne me titillait autant que ce qui était caché, encore maintenant rien ne m'intéresse tant que ce qu'on ne veut pas me montrer, au propre comme au figuré, imaginez le bonheur à mesure que j'avance en âge, car je ne me suis jamais lassée de ce travers qui s'est avec le temps raffiné, et dont il me semble qu'il est indissociable de l'autre pli que j'ai, celui de n'avoir aucune difficulté à dire

non, de me sentir irritée dès que quelqu'un a l'air de m'ordonner quelque chose, de me braquer et d'arriver à me faufiler entre les mailles, et, détrompez-vous, cela n'a rien à voir avec un besoin de prétendue liberté, on l'a déjà dit, la liberté est une statue, peut-être ai-je toujours confusément senti que le fait d'être enfermé en soi-même suffisait, pour moi nous ne sommes libres que de nos opinions et de choisir où nous logeons, et encore, je parle depuis ma position de privilégiée, j'oublie les hommes qui n'ont ni le loisir ni les armes ni le lieu pour penser, j'oublie les femmes qu'on empêche d'aller à l'école, mais c'est une autre histoire, j'y reviendrai plus loin, seulement j'ai toujours pensé qu'il ne servait à rien de rajouter des chaînes à un condamné, et je pressens que ce que je formule est un cliché réducteur, car il me semble que ce que je fais maintenant, que l'acte d'écrire dit exactement le contraire, l'écriture m'expulse hors de moi, elle dit les mots mais communique autre chose, qui existe comme, disons, une force tellurique, qui fait trembler ce qui la porte. J'avancerai quand même que le hasard et l'éducation ont fait que je prends un malin plaisir à m'opposer, à résister, à trouver à force de chercher une manière de faire à ma tête, au fond peut-être devrais-je remercier ma mère de me rappeler sans cesse le souvenir enfoui de mes premières entraves (merci maman), une fois que j'ai dit non, que faire ? Il ne suffit pas de refuser, eh bien, je fouille, je flaire, je cherche mon chemin, qui parfois me ramène exactement à ce à quoi j'ai dit non au départ, parfois le prix à payer est élevé pour m'être trompée mais peu importe, c'est le chemin qui est vivant, pas le résultat, mais il arrive aussi que la réalité vienne à bout de moi, il m'arrive de m'incliner et de lécher les pieds du maître, la machine qui nous entoure est si lourde et il y a des jours où une immense fatigue pèse sur moi, je sais bien que je suis faible et mortelle, à quoi bon se battre, et il me semble que même dans ce lâcher-prise je continue de tenter de fuir, de résister au fixisme qui me guette, que, ne sachant plus très bien qui je suis, me trouvant toujours en devenir, je continue d'être une cible mouvante pour ce qui cherche à m'arrêter de me déplacer sans trêve, je me sens seule et perdue, à l'aide, c'est alors qu'en naviguant sur Internet le hasard me pousse vers les transcriptions des cours de Gilles Deleuze, et Deleuze me convient, il ne me dit pas quoi penser mais

me suggère une manière, il m'ouvre à ma propre pensée, je dois vous dire que je triche en le mentionnant en début de texte parce que c'est une fois mon texte pratiquement terminé que je rencontre Deleuze, ou plutôt que mes mots rencontrent la pensée de Deleuze, une fois mon malaise mis sur papier, Deleuze contribue à finir de m'en dégager. Dans le cas présent, la philosophie me porte secours, parfois ce sont les mots d'un romancier qui me viennent en aide, parfois c'est l'impression, par exemple devant un des immenses tableaux de Turner vus à Londres, que le peintre partage la sensation que j'ai que nous ne sommes qu'évanouissement lumineux. Dans ce cas, c'est la philosophie sur laquelle je prends appui pour continuer à vivre, ensuite mon texte s'enrichira et s'émaillera de sa lecture et il me fait plaisir d'avoir le support de la philosophie, qui m'aide à mettre des mots sur mes intuitions, m'aide à descendre dans le lieu de mon mal-être pour peut-être arriver à reprendre pied. Deleuze me dit que la conscience de soi comme machine à désirer que propose la psychanalyse m'enferme encore dans la production, qu'elle cherche encore à faire de moi un ensemble fini, qu'il me faut travailler à sortir de l'idée du désir comme volonté de pouvoir, que désirer, ce sont ses mots, *c'est construire un agencement, un ensemble*, il me dit encore que je ne dois pas trouver qui je suis, comme le propose la psychanalyse, mais qui devenir, vaste programme, de quoi m'occuper encore quelque temps, et la vie continue, la vie a donc continué.

Nuit

M'emporte à nouveau le tourbillon. Petite mort du sommeil, même sans galop ni sabots, merci de me faire oublier les hommes et leur furie. Dans l'au-delà de ce qui se nomme moi-même, que vais-je ramener du fond de toi que le jour pilera encore pieds nus, du verre pulvérisé par le temps ? Le mieux que l'on puisse faire du temps est de l'accueillir. Si ta propre histoire n'a plus de prise sur toi, alors un à un les hommes apparaissent dans la nudité de leur présence délivrée. L'obsession de l'argent et celle du temps qu'on voit passer en panique ne sont-elles pas intimement liées ? Chaque seconde, on croit la voir s'écouler de soi, on essaie de la retenir pour un sou, comme si on pouvait faire payer le temps pour ce

qu'on croit qu'il nous fait, pour ce qu'on croit le voir défaire de soi, comme si nous n'étions que Moi et compte à rebours. Peut-être les marchés boursiers ne sont-ils, à l'image des manèges contemporains et des sports extrêmes, que des expériences où nous souhaitons reproduire les conditions de la mort pour mieux la frôler, rappelant les « Near-Death Experiences » dont parle si bien l'écrivain américain David Foster Wallace, dont il nous dit que s'y plonger *équivaut à « payer pour être dans un accident d'auto*[3] ». En ce sens, nous y serions sans arrêt dans l'orgasme à répétition, comme dans « armes à répétition ».

Qu'advient-il de nous, une fois la nuit venue, que le jour trop souvent empêche ? Hors du temps enfermé dans l'enclos du travail, dans la grande roue du présent, nous nous échappons dans l'apesanteur du sommeil, délivrés. En lui, à travers l'oubli de soi, nous ne sommes plus personne, en rêve nous nous confondons à la masse des vivants et des morts. À travers eux, comme dans les tableaux et les mots des romans et ceux des chansons et des prières, je vais rejoindre les soldats morts à la guerre, les travailleurs morts au travail, les femmes mortes en couches, celles qui portent un enfant vivant, l'homme frappé par la foudre en pleine montagne, ayant survécu pour nous raconter son histoire, la sainte enfermée depuis l'enfance dans son jardin, dont les visions viendront entrelacer les miennes, le bébé qui naît aveugle et me survivra pour raconter ce qui se passera après moi, une fois que le compte des jours et des nuits sera terminé pour moi et qu'il continuera pour tous les autres dans une chaîne infinie, depuis le fond des temps jusqu'à leur nuit. Le mieux à faire pour l'instant est de tenter d'être la neige suspendue avant qu'elle atteigne le sol. Puis, le jour me retrouvera là, à la même place mais déportée de moi-même, dans des lieux, chaque jour les mêmes, qu'heureusement le temps tra-

3. David Foster Wallace, « Ticket to the Fair », *Harper's Magazine*, juillet 1994, p. 35-54 (ma traduction). Les dernières pages de l'article sont consacrées à la description des manèges, l'*Octopus*, le *Thunderboltz*, le *Zipper*, le *Sky Coaster*, le *Happy Hollow*, etc., toujours présents lors de la tenue de foires agricoles. Celle dont Foster Wallace nous parle ici avait lieu en Illinois en 1994. On peut trouver l'article en question sur le site www.harpers.org/archive/1994/07/0001729 (consulté le 27 mars 2009).

vaille, modifie. Au réveil, avant de me perdre dans l'action, je suis étonnée et reconnaissante d'être encore vivante.

Jour

Un après-midi, peu après l'incident du « flânage interdit », je me trouvais encore au volant de ma voiture, quand on habite à la campagne la voiture devient une sorte d'excroissance de soi-même, une tumeur bénigne, mais il faut s'y résoudre, l'automobile est en soi une machine contraignante, les publicités qui associent voiture et puissance, donc liberté, cherchent à nous faire dérailler, il y a ces temps-ci à la télévision américaine une publicité où un énorme 4 x 4 actionne un engrenage muni d'une chaîne et fait se lever le soleil, à l'image des chevaux de la mythologie, mais moi à la télévision je ne vois que la chaîne. Outre le port obligatoire de la ceinture et le respect du code de la route, nous sommes, c'est une banalité, contraints de travailler pour payer la voiture dans laquelle nous la bouclons pour pouvoir aller travailler, contraints à faire le plein d'essence et de liquide lave-glace, à lui faire subir de fréquents changements, vérifications et renouvellements, huile, pneus, permis de conduire, plaques d'immatriculation, dès qu'on sort des grands centres on peut à peine aller sans elle. Apprendre à conduire, c'est accepter de bien se conduire sur la voie publique, consentir à un peu plus d'obéissance, j'ai appris à conduire à plus de 35 ans, de mauvaise grâce et en ayant l'impression de trahir certains de mes amis et connaissances qui, eux, avaient le courage de rester purs, chaque fois que je m'assois dans ma voiture je me dis — et ça n'est pas que ma peur soit fondée sur l'expérience, je n'ai jamais eu d'accident grave — que je m'installe au volant d'une machine de mort. J'aime l'expression « rouler à tombeau ouvert », car en vérité la vitesse nous tue, nous, humains, quoi de plus absurde et criant que la mort de Gilles Villeneuve, lancé à plus de 200 km/h sur un circuit fermé, frappant un mur ? Nous, humains, contrairement à ce que nous nous imaginons, sommes incroyablement lents, dans nos mouvements aussi bien que dans notre esprit. La lenteur est notre lot, notre poids aussi bien que notre richesse. Peut-être est-ce pour cela que j'aime tant dormir, mourir au volant d'une automobile me semble une façon atroce de terminer sa vie,

plus absurde que de nature, plus triste que triste, et il me semble qu'en consentant à conduire, j'ai déjà concédé une part suffisante de moi-même à la mort, qu'en acceptant d'avoir une voiture j'ai été emportée par une tornade à 150 km/h, mais il faut que je sois raisonnable, que je voie la voiture comme un simple outil qui me mène du point *a* au point *b*, pas comme une trappe à cauchemars. Bien sûr je n'arrive pas toujours à être raisonnable, plus j'y réfléchis et moins je suis raisonnable, car la pensée ne mène pas vers la raison mais vers la conscience, et la conscience ne produit rien, ne souhaite plus rien, parfois, sans même réfléchir, je désobéis pour ne pas sombrer avec mon époque dans l'absurdité, j'aimerais simplement pouvoir ralentir, marcher des jours et des jours sans but à pas de tortue, l'autre jour j'ai lu dans le journal un article disant qu'un Canadien aurait découvert dans le sud-ouest de la Chine le fossile d'une tortue vieille de 220 millions d'années, à l'époque où toutes les tortues vivaient dans l'océan, et, comme le danger dans l'océan vient d'en dessous, elles avaient alors une carapace ventrale, pour les protéger des prédateurs venus des profondeurs. La carapace dorsale serait apparue après la carapace ventrale, une fois les tortues sorties des ténèbres et arrivées sur terre. L'évolution a fait que, de nos jours, les marines comme les terrestres sont blindées contre toute attaque, tandis que nous, les hommes, n'avons pas besoin de carapace, nous n'avons pas d'aiguilles, pas de crocs, nous avons notre cerveau, nous portons nos armes en nous. Qu'a fait l'évolution pour que le danger pour nous vienne de l'intérieur, les quelques monstres que nous avons imaginés, le golem, le dragon, la truie enchaînée, la chimère, le minotaure et les autres ne nous suffisent pas, ne nous font rien comprendre, nous nous sommes d'abord reconnus en eux, avons déposé en eux ce qui en nous est inoffensif et leur avons tourné le dos en ricanant, inutile de se protéger sauf de soi-même, nous sommes chaque jour digérés par des machines que nous avons imaginées, nous ne savons plus distinguer l'intérieur de l'extérieur, voilà le discours intérieur que je me fais, qui serait censé me rassurer, car bien sûr avant de prendre le volant il me faut laisser derrière moi ce sentiment que l'automobile est une pince métallique qui ne demande qu'à se refermer sur moi, les mots « pinces de désincarcération » me

terrorisent, je dois oublier les mauvaises pensées, laisser derrière moi ma mauvaise conscience chaque fois que je prends la route et accepter mon époque, à la fin la réalité nous place souvent devant des choix qui sont tous plus inacceptables les uns que les autres, alors on choisit le moins impensable pour soi, j'aimerais aller me perdre à pied sur les bords du Nil ou de l'Amazone, mais dans le quotidien routinier il arrive que je me perde en voulant rejoindre en voiture le pont Jacques-Cartier, je suis partie un jour direction Québec sur la transcanadienne, j'étais perdue, perdue, je ne savais plus du tout où j'étais et je continuais de rouler sans direction, incapable de prendre une décision. Les sorties défilaient et je n'arrivais pas à m'y engager, comme quand je réfléchis et que je rature et que je réécris et, me relisant, me désespère de la distance à parcourir entre ce qu'il y aurait à dire et ce que je dis, mais au fond c'était exactement le contraire, alors j'étais seule avec la drôlerie désespérée d'avoir perdu un chemin que pourtant je connaissais, quand j'écris j'essaie de retrouver un chemin qui n'en est pas un, un chemin qui n'existe pas, mais cet après-midi-là je ne me perds pas, certains jours les pensées noires ne tourbillonnent pas en moi tandis que je m'approche de la voiture ou mets la clé de contact et ce jour-là c'est le cas, je suis plutôt gaie, je vais seulement chercher mes filles à l'école, ce que personne ne me force à faire, elles prennent d'habitude l'autobus jaune et, bien qu'il arrive de temps en temps à Walter, leur chauffeur, de passer tout droit et de devoir reculer pour les laisser devant la cour, notre maison étant loin de la route et cachée à la vue hiver comme été par deux énormes pins blancs, le transport scolaire est tout ce qu'il y a de plus convenable si on n'a pas mal au cœur en autobus. Cet après-midi-là je décide donc de les ramasser à l'école, qui se trouve exactement à 1 800 mètres de chez nous.

Je m'engage sur le chemin Magenta, traverse la route 281, que nous appelons tous la voie d'accès (accès à quoi ? les routes ne débouchant à l'infini que sur d'autres routes toutes tracées, la Terre, ô ma tête, enfermée dans un filet de routes, seul l'Océan mettant fin à cela), et me retrouve de l'autre côté aux abords du village d'Adamsville, du nom de son premier maître de poste immigré du Vermont, qui porte maintenant officiellement le nom absurde de

Bromont II, le village ayant été annexé il y a quelques années par la ville de Bromont. Quand on entend Bromont II, on pense immédiatement sous-Bromont, sous-village duquel la ville-centre cherche à se distinguer, comme dans un village de carton-pâte on y trouve une église, une taverne, un cimetière, une caisse populaire, le Resto Adams, une caserne de pompiers, une école et un dépanneur qui fait aussi bureau de poste et location de cassettes vidéo, il n'y a pas si longtemps il paraît qu'on y trouvait du chevreuil de contrebande, mais maintenant ils ont fermé le rayon boucherie. L'endroit est tout ce qu'il y a de plus normal, il y a même des trottoirs de chaque côté tout le long du boulevard Adamsville qui traverse la Yamaska par un pont de fer, des trottoirs qui, comment dire, ont l'air de vouloir contenir la réalité, tant il est vrai que parfois j'ai l'impression que l'irréalité de la réalité se tient prête à tout instant à la faire s'écouler par un vortex caché dans la rivière, les trottoirs ont l'air d'avoir été mis là non pas pour les promeneurs, mais comme garde-fous, pour empêcher la folie des lieux de nous sauter à la gorge. Mais cet après-midi-là je ne pense pas du tout à ça, je ne pourrais pas dire à quoi je pense, il doit être pas loin de 15 h, c'est novembre et il fait plutôt beau, le plus souvent dans l'auto la radio est allumée, je dois comme d'habitude écouter d'une oreille distraite, mais aujourd'hui je me trouve interrompue, en plein jour et sans crier gare, par un barrage policier. Deux voitures sont déjà arrêtées. Pas moyen de rebrousser chemin. Je freine et, tandis que je freine, je me sens ralentir, et tandis que la voiture ralentit s'ouvre très lentement sous moi la brèche dont je viens de parler. Une jeune policière me fait signe. J'actionne la vitre électrique. Le visage se penche pour me dire : « Voulez-vous ranger votre véhicule, Madame, on fait des vérifications de routine pour s'assurer que tout est en ordre ? » Bien entendu, je me braque et je n'ai même pas envie de m'empêcher de lui répondre : « Je vais chercher mes filles à l'école, je ne voudrais pas être en retard. » La jeune policière sourcille à peine, je lui aurais répondu en volapuk, elle aurait eu la même réaction, je la regarde et remarque qu'elle tente de masquer des boutons d'acné épars à l'aide de taches de fond de teint ou de cache-cernes, en tout cas ça ne fonctionne pas, les marques sur son visage sont la seule chose que je vois, les marques s'approchent de

la fenêtre ouverte et la voix ajoute : « C'est sérieux Madame, je vais vous demander de ranger votre véhicule. » Devant une demande si sérieuse faite par une personne armée, on a intérêt à ne pas faire de blague, et puis, petite, j'ai été tenue en laisse par ma mère, je me résigne, soudain docile. À sa demande, j'actionne les feux de direction, allume les phares de nuit, ouvre mon coffre en pensant que, si elle est comme moi, elle va être déçue de ne rien trouver à se mettre sous la dent. Elle revient : « Votre véhicule est en ordre, Madame. » Lâchement, je réplique intérieurement : « J'aurais pu te le dire si tu me l'avais demandé. » Je me sens non pas tant humiliée qu'écœurée d'avoir eu à montrer patte blanche sans avertissement. Quand je suis repassée avec ma cargaison d'enfants, on aurait pu croire que j'avais rêvé, les franges d'Adamsville étaient tombées sous les phares grisâtres de la fin de l'après-midi. J'étais juste prise d'un léger vertige nauséeux, semblable à celui que je ressens s'il arrive qu'au printemps je me retrouve dans une érablière moderne, devant le réseau de tubulures blanches vaguement translucides dans lequel on a enfermé les érables, avec un peu d'imagination on peut facilement les voir comme autant de patients sous perfusion et, s'il se trouve qu'au dîner on a mis trop de sirop sur ses crêpes ou ses œufs brouillés, il est possible qu'on ait envie de se sauver en courant, l'image des fantômes d'arbres nus intubés me venait tandis que je repassais sur les lieux de l'incident pour rentrer chez nous et, le soir, encore obsédée par l'histoire anodine que j'avais gardée pour moi, à quoi bon, résonnaient en moi le désespoir et la colère et le dégoût d'avoir été surprise, dans un moment où je ne me tenais pas sur mes gardes, à l'intérieur même de l'instrument qui pour moi est la pièce maîtresse de ma soumission, par une policière, et le fait qu'il se soit agi d'une femme ajoutait encore à ma rage. À présent je songe, tentant de faire la lumière sur cet incident, que la police est bien sûr une force brute qui nous empêche de penser, elle nous empêche de respirer, nous dicte ce qui est permis ou pas selon une loi autre que le désir intérieur de non-loi, et passe encore qu'elle m'arrête quand j'enfreins la Loi, mais quand elle me fait subir la violence d'une surveillance arbitraire tandis que je suis au volant de ma voiture, alors

même que je me trouve enfermée à l'intérieur de ce que je considère comme le cœur du vortex économique dont elle est complice, tandis que chaque jour je tente de résister à l'engloutissement que l'économie veut me faire subir, l'inespoir s'empare de moi. Je voudrais tant aller me perdre sur les rives du Nil ou de l'Amazone, au bord de la lucidité fatiguée qui parfois s'empare de moi, me tire non pas en avant, mais me donne le droit de poser des gestes fous dont je me réclame, le mieux que l'on puisse faire de sa vie n'est-il pas de naviguer pour atteindre la grâce, dans le désir toujours échappé dont le jaillissement nous surprend et échappe à tout, comme des flammes, il est un feu liquide qui s'échappe et fuit et rebondit sur moi, me dépasse pour mieux rejoindre celle que je pourrais devenir et, après avoir tourné et retourné dans ma tête les événements, m'être butée aux limites de ma pensée — parce qu'observer un panneau qui me dit « Flânerie interdite sous peine d'amende » et lire, ça je sais faire, ma curiosité et ma formation en littérature m'y rendent apte, je dirais que c'est le bout facile de l'histoire, ensuite ça se complique, pousser une intuition, la suivre sur son parcours parfois accidenté, tirer les justes conclusions et vivre avec ces conclusions est plus compliqué —, ainsi, après avoir tenté de mettre des mots sur ma compréhension confuse pour parvenir à endiguer puis à dépasser mon trouble et mon chagrin, je ne suis pas encore au bout de mes peines, d'autres souvenirs obsédants et encombrants, d'autres images montent en moi, d'autres mots se pressent pour donner forme à l'informe, je ne souhaite rien tant que de me désencombrer de mon bagage, d'enfin pouvoir accueillir l'instant, mais, si je souhaite me saisir de ce qui pour l'heure est ma vérité, il me faut bien accueillir aussi les souvenirs, et ça continue, je me revois encore ailleurs, dans une autre situation dont la pensée a le pouvoir de me faire perdre l'équilibre.

Nuit

Dans le sommeil, je me réconcilie avec l'horizon. Douleur du cauchemar : nous y retrouvons l'affolante verticalité du précipice. Il est facile d'entretenir en soi l'illusion qu'un saut en *bungee* ou en parachute peut nous faire rompre avec l'absurde monotonie d'un

quotidien où nous nous rendons vite compte que nous ne faisons que nous brûler, nous épuiser à passer d'objet en objet, comme si nous étions menés par un *cartoonist* dément qui ferait sauter en blague, à sa série de moutons insomniaques, une éternité de clôtures. Enfant, dès que j'avais de la fièvre, je retrouvais le même cauchemar, dans mon délire s'ouvrait un espace sidéral où un Maître invisible me forçait à additionner ou, pire, à multiplier mentalement des nombres difformes, gonflés de pus noir, je n'y arrivais bien sûr pas, je flottais comme un cosmonaute à la dérive, les cauchemars nous confinent à l'impossible et, à mesure que mon désespoir grandissait, l'espace s'élargissait tout en s'assombrissant et en épaississant comme de la mélasse. Inutile de dire qu'il m'en est resté une aversion spontanée non pas contre la nuit, mais à l'égard de la comptabilité.

La nuit, peur atavique de l'homme. Plus que jamais nous rasons les forêts, dont nos ancêtres avaient si peur, éliminons les denses et sombres Amazonies pour nous approcher de grandes villes de plus en plus éclairées, comme des brûlots autour d'ampoules électriques. Comme s'il n'y avait rien, aucun savoir à tirer de l'obscurité. Comme si la peur du noir était l'origine même du noir, nous créons ainsi l'opacité encore plus grande du silence angoissé. Sans arrêt nous nous heurtons à de l'incompréhensible de notre cru : combien de sigles, d'abréviations, de noms de marques et de dénominations de médicaments apparaissent chaque jour, c'est à donner le tournis, cette monstruosité est en quelque sorte le contraire de la langue de *Finnegans Wake*, voilà du signe qui ne transporte rien que soi-même, et quels que soient les efforts que vous fassiez vous vous retrouvez abandonnés par les noms de marques au seuil du saisissable, à un autre niveau que celui de la réalité, ce sont des cloches sans battant, pour les fous. J'imagine le réseau de veines noires des autoroutes de l'Amérique, chaque homme silencieux seul dans sa voiture condamné à rouler jour et nuit, s'arrêtant sur le bord d'une route pour avaler un somnifère inefficace, déféquer ou s'alimenter, le temps s'engouffrant dans l'espace dément d'une interminable fin du monde.

Je pense aux Allemands défaits qui répétaient après la guerre, à contresens, la phrase si souvent psalmodiée à propos de leur

maître, et l'applique au capitalisme : « C'est au capitalisme que nous devons tout cela. » Je pense à Hitler, qui, après que Freud nous a eu avertis qu'il fallait se méfier de nos paroles, disait à propos de lui-même : « Mon esprit fonctionne comme une machine à calculer. » À travers le capitalisme, une portion de l'humanité mange l'autre. Hitler, qui contrairement à une idée reçue mangeait de la viande, avait dès 1933 interdit toutes les sociétés végétariennes en Allemagne. Je pense à Rabelais, à qui nous devons le mot *fanatisme*. Je pense à *L'odyssée* d'Homère, un aveugle qu'un fil invisible rattache à Freud. À l'époque de l'odyssée d'Ulysse, la terre était encore plate, l'homme ne pouvait que l'imaginer dans tous ses recoins, les dieux et l'imaginaire étaient tout ce qu'il possédait. Il était encore possible de rêver un infini de l'espace terrestre. Pourtant, Homère avait déjà compris, merci Pénélope, que le voyageur sans mémoire n'est rien. Plus tard, la Science nous apprendrait que nous ne sommes rien au milieu d'un rien inimaginable tant il est immense.

Depuis l'homme des cavernes jusqu'à nous, besoin animal d'un refuge, d'un terrier. Aucune différence dans les pulsions, seul le progrès technique nous fait croire qu'Ali Baba est passé par là. Génie du système capitaliste : certains parviennent à se hisser au sommet et habitent des châteaux. Perversité du système capitaliste : il a poussé jusqu'au bout le fantasme du lieu féminin par excellence, la maison, faux utérus, et en a fait l'ultime objet de convoitise, un lieu mortifère qu'on ne peut acquérir que par le passage obligé à travers la machine à broyer économique, où tout désir va s'échouer dans le sens qu'il court à l'échec par engourdissement, le cocooning étant aussi mortifère que le lieu qui l'abrite. On nous a vendu le rêve fou que notre logis se trouve à l'extérieur de nous, j'entends hors des limites physiques de notre personne, nous ne sommes pourtant que des hommes nus face à la réalité du monde : climat, *acts of God*, maladie, deuils, manques divers, de la nourriture à l'amour, nous serons toujours en réalité à mille encablures de la folle illusion du bonheur domestiqué, que nous ramons pour rejoindre, mais le travail est trop souvent une barque sans rames sur une mer sans fin.

Jour

Pour réamorcer l'état de découragement révolté dans lequel mon esprit s'engage, facilement j'en conviens, j'entends un matin prononcer à la radio, du coin de l'oreille, les mots « bancs publics ». Une fois passée l'inévitable chansonnette de Brassens, on m'apprend que la Ville de Montréal a chargé le designer Michel Dallaire, dans une grande entreprise de renouvellement du « mobilier urbain » du centre-ville de la métropole, de redessiner les bancs et les poubelles dans le but de leur remplacement graduel à partir du printemps 2009, le prétexte donné étant bien sûr l'embellissement de la ville. Les nouveaux bancs seront munis de bras, et on ne verra plus les déchets dépasser des affreuses poubelles à ciel ouvert. Voilà la dernière astuce imaginée par la Ville pour se débarrasser des indésirables, appelés autrefois mendiants, vagabonds, quêteux, clochards, mon grand-père les appelait *hobos*, on les a plus récemment nommés itinérants ou sans domicile fixe, maintenant on les désigne sous le nom de *sans-abri*. Ils ne pourront plus s'étendre sur les bancs, dans les parcs ou directement dans la rue, au nez de tous, puisque lesdits bancs, bruns ou *drabes*, seront armés de deux bras de métal situés à deux pieds de distance à peu près, de part et d'autre du centre du banc — pourquoi ne pas y avoir pensé avant ? —, non plus que fouiller dans les poubelles placées à proximité, les déchets y entreront par une trappe qui se refermera après, gare à celui qui y risquera la main, il y aura peut-être même des dents à l'intérieur, ça reste à déterminer. On n'a songé, se défendent les concepteurs du projet, qu'à l'ergonomie et au design en les imaginant.

En attendant, quand on trouve un sans-abri couché sur un banc de la STM, on s'en débarrasse comme on peut, les itinérants, puisqu'ils ne paient pas de taxes, n'ayant pas le droit de s'asseoir sur les mêmes bancs que nous, sédentaires, qui sommes, l'étymologie du mot se réclamant du « fait d'être assis », dans notre bon droit. *Homeless Nation,* un site Web pour et par les sans-abri, nous apprend qu'un homme de 50 ans a reçu, pour les années 2006 et 2007, 216 contraventions, dont 137 pour s'être couché sur un banc de la STM. Le sans-papiers devrait pour toutes les contraventions accumulées un total de 43 915 $ à la STM. Quand je vous disais

qu'ils étaient sans feu ni lieu, on n'emprisonne même pas ces bons à rien, ils ne méritent plus ni la prison, ni l'asile, ils ne sont pas un bon investissement. Tout le monde sait bien que les contraventions ne seront jamais payées à la STM, mais le manège occupe les préposés aux contraventions, et leurs patrons sont contents. N'empêche, on devrait leur envoyer un designer urbain.

On me dira que la situation de Montréal n'est pas celle de Las Vegas, où un règlement municipal interdit de nourrir les *homeless* dans les parcs. (Notez qu'il y a toujours moyen de contourner les lois, le règlement ne disant rien à propos des chiens.) Excusez mon manque de naïveté, je ne crois pas que le hasard soit à l'origine du fait que cette perle soit le fruit des édiles de la ville postiche par excellence. J'ignore si un autre règlement de la Mecque américaine de l'argent liquide interdit aux gagnants extatiques à la roulette, au black-jack ou aux machines à sous de laisser tomber, dans un geste fou, un Benjamin Franklin neuf aux pieds d'un indigent, mais je serais prête à parier votre chemise que les forces policières de Las Vegas les maintiennent à bonne distance du *Palazzo*, du *Mandala Bay*, du *Mirage*, du *Flamingo*, du *Treasure Island* et de la *Stratosphere Tower.*

Permettez-moi de poursuivre ma réflexion dans la veine étymologique et d'examiner cette fois le terme *sans-abri* : *abri* est issu du mot latin *apricus*, qui signifie « exposé au soleil ». Les sans-abri ne sont pas seulement sans logis, expulsés de la gestion de la maison, ils ne sont même pas exposés au soleil qui luit pour tous les hommes, ce sont des hommes invisibles, sans paroles et sans espace, dans quelle quatrième dimension imaginons-nous qu'il soit encore possible de les repousser ? Puisque je n'en suis plus à un débordement près, j'ajouterai ceci : chaque fois que mes mains composent sur le clavier le mot suivant, que mes yeux le voient apparaître à l'écran, *sans-abri,* me vient l'image du toit métallique de la cabane d'une favela de Rio de Janeiro, d'une *villa miserias* de Buenos Aires, d'un *barrio* vénézuélien, d'un *slum* kenyan ou de Kibera, le plus grand bidonville d'Afrique, situé près de Nairobi.

Les sans-toit, voilà comment on nomme un habitant sur trois qui vit, sur la planète Terre, aux abords d'une grande ville. Choisissons un des bidonvilles du monde, Dharavi (aux alentours de 700 000

sans-toit), situé aux abords de l'aéroport de Mumbai en Inde. Le terrain qui l'abrite était mis en vente en juin 2007 sur le marché mondial pour 2,3 milliards de dollars, dans le but d'ériger sur 124 hectares un projet de style art déco comprenant des appartements modernes, des hôpitaux, des cliniques médicales, 300 usines d'exportation de bijoux, un musée du cricket, des pistes de jogging, des écoles privées et même un terrain de golf. Les 57 000 familles propriétaires de leurs murs arrivées avant le 1er janvier 1995, annonçait plus tard le promoteur, seraient relogées gratuitement dans des logements d'une pièce empilés les uns sur les autres dans un petit coin du site. Les autres habitants devraient être relocalisés dans d'autres bidonvilles. Je ne peux m'empêcher de recopier les mots de l'architecte Mukesh Mehta, responsable du projet : « À travers le monde, les habitants des bidonvilles sont considérés comme des insectes. » (*Le Moniteur* attribue faussement ces paroles à l'architecte, alors que ce sont celles prononcées par Jockin Arputham, président de la National Slum Dweller Federation (NSDF), à l'annonce du projet, je m'en rends compte grâce à des recherches plus poussées sur le sujet. L'association a d'ailleurs obtenu de haute lutte de faire passer la superficie des appartements, qui devaient avoir à l'origine 20 mètres carrés, à près du double. M. Arputham avait alors affirmé avec beaucoup d'esprit que les maris devraient sortir de l'appartement quand leurs femmes draperaient leur sari, qui contient, au fait, 9 mètres de tissu.) « Avec ce projet [de *slum clearance* — je cite ici l'expression anglaise, qui a l'avantage de dire les choses comme elles sont], le gouvernement de Maharashtra les considère comme une ressource et un capital humain importants[4]. » Les insectes, eux, au moins, appartiennent encore à la réalité du monde vivant. Je ferai une dernière observation d'importance, pour souligner que les gens qui vivent à Dharavi travaillent douze heures par jour pour quelques roupies, dans des maisons qui servent aussi d'ateliers et de boutiques, qu'ils ont développé une économie locale fonctionnant entre autres grâce au recyclage des

4. Milena Chessa, « Bidonville à vendre pour 2,3 milliards de dollars », *Le Moniteur.fr. L'actualité en continu et les services de la construction*, 30 mai 2007, www.lemoniteur.fr/P_article.php ?id_DAM=72121 (consulté le 27 mars 2009).

déchets de toutes les poubelles de Bombay, et je ne peux m'empêcher de noter, parallèle à l'obsession grandissante de la propreté dans les sociétés modernes, l'apparition périodique, même sur le pourtour des grandes villes du monde industrialisé comme Paris ou Los Angeles, des insupportables pâtés de moisissure que sont les bidonvilles, qui font littéralement tache d'huile et menacent de répandre leur odeur et leur infection partout. En ce sens, la frénésie actuelle pour la vaccination viserait peut-être non pas tant à nous protéger, comme on semble le croire, des maladies et des microbes venus de l'*extérieur* qu'à nous prémunir contre des conditions de vie dégradantes, à nous immuniser contre l'idée de *hasard* qui est au centre même de l'idée obsédante du bonheur. Nous qui ne touchons presque plus d'argent liquide, qui sommes sans arrêt pris dans le flux de l'argent virtuel, n'avons jamais eu aussi peur d'être noyés par l'odeur du gouffre des excréments que nous ne nous voyons plus produire, de voir gicler sur nous ce que nous croyons ne plus être nos macérations, notre sang et notre sperme contaminés par le jus des déchets coulant goutte à goutte de nos cervelles survoltées, technicisées, de nos organes pourris de tumeurs cancéreuses, nous haïssons ce qui coule, s'échappe de nous, nous voulons que tout soit solide et visible ou disparaisse, alors que nous ne sommes nous-mêmes qu'humeurs et évanescence.

Travailler, nous loger nous donnent l'impression d'exister, mais aux yeux de la machine nous ne sommes rien, nous ne sommes même pas des variables, nous sommes fixés à jamais dans un numéro de série évoquant ceux qu'on retrouve sur les billets de banque (assurance maladie, sociale, passeport, adresse, téléphone, file d'attente au comptoir des viandes froides de l'épicerie, même les enfants portent à l'école un numéro d'élève selon l'ordre alphabétique de chaque groupe, etc.). Une seule malchance, et vous vous retrouvez à la rue. Qui n'a pas d'adresse n'a pas d'existence. Mais qui d'entre nous est propriétaire de sa maison et de soi-même, qui ne doit plus un sou à la banque pour se loger, ne paie ni taxes ni impôts ? Mensonges et illusions de la vie moderne. C'étaient pourtant des châteaux qu'on nous avait promis[5]. La seule différence

5. Je ne rêve pas. En naviguant sur Internet, je trouve par hasard, en cherchant autre

entre moi et un sans-abri : la banque m'a prêté de l'argent pour que j'aie l'illusion, une fois terminés les interminables paiements, qu'un espace pour me loger et un bout de terre m'appartiendront. Mensonge de l'automobile : l'homme libre de ses mouvements est un homme libre. Mensonges des États constructeurs de routes et de corridors aériens, mensonges des promoteurs immobiliers, mensonges à nous-mêmes. Nous, sédentaires qui avons bénéficié d'une *fatalité heureuse*, ne cessons d'avoir peur, et pour cause, la peur naît de la confusion, laquelle naît de l'immobilité qui prend racine dans nos maisons. Notre immobilité nous rend confus, nous ne connaissons plus le territoire, nous ne connaissons pas les plantes qui nous sauveraient la vie si par mégarde nous nous égarions en forêt, qui sait si nous ne redeviendrions pas des animaux ?

Dans la voiture, nous sommes assis mais nous avons l'illusion de bouger, d'aller dans le monde à notre gré, dans la maison, nous sommes assis immobiles et nous avons l'illusion que rien ne peut nous atteindre mais nous sommes atteints, nous n'avons jamais été plus atteints, aucun vaccin n'y pourra rien, aucune pelouse sans pissenlits, sans mauvaises herbes, sans taupes, sans hannetons, sans crottes de chien n'existe, nous sommes en fait cernés de partout. Ce que j'essaie d'expliquer est simple, mais je n'arrive pas à l'énoncer autrement qu'en faisant des détours, j'ai parcouru un bout de chemin, encore une fois je me sens arrêtée, et cette fois encore un philosophe vient à mon secours. Épicure (341-270 av. J.-C.) nous dit en gros que, le bonheur, c'est l'absence de maladie et l'absence de désirs. Or, l'idée d'être propriétaire, de posséder et d'accumuler des biens-meubles va exactement à l'encontre du bonheur tel que conçu par Épicure, il suit, d'une autre manière et à une autre époque, sainte Thérèse, il va, avec d'autres mots et à une autre époque, dans le sens de Deleuze, mais je voudrais trouver des mots qui seraient les miens, je dis ça comme je dis : « J'aimerais trouver une vie qui

chose, un manuel intitulé *The Right to Drive Right : The Driver's Handbook for Detroit, Michigan*, publié en 1937, où on peut lire en toutes lettres : « A man's home is his castle and all his rights therein are fully guaranteed by the law of the land, under the Constitution of the United States of America. » La suite est de la même eau : « Your car is your castle, too [...]. » Pour plus d'éblouissement, voir www.us-highways.com/trtdr00.htm (consulté le 27 mars 2009).

serait la mienne. » Les concepts sont curieux : ils court-circuitent mon texte, le font exploser, coupent court à tout autre commentaire et pourtant ils le font avancer, ou plutôt ils le soutiennent, le diffractent, j'évite volontairement, tant que cela m'est possible, les références directes aux philosophes, leur travail est mon saut d'appel, le « je pense » ne peut passer pour moi que par le « je sens ». Les concepts philosophiques me permettent de me décoincer de la machine économie et de la machine psychanalyse, de garer ma voiture en souriant, mais il m'est difficile même de surmonter l'anesthésie où me place ma condition de sédentaire, je n'ai pas la faculté de sortir, par un effet de ma volonté ou grâce à l'aliénation mentale, de l'aliénation réelle où je me trouve, il est vrai qu'il est difficile de regarder une chose à l'intérieur de laquelle on se trouve, je me sens pour parler de la maison dans la position d'un fœtus auquel on demanderait de parler de l'utérus de sa mère, parfois j'imagine simplement qu'un matin, les enfants parties à l'école, je verse de l'huile de maïs sur un rond de poêle allumé avant de sortir pieds nus dans la neige ou dans l'herbe, parfois même il m'arrive de me dire que je préférerais vivre dans notre vieille remise, comme une bâtarde, au milieu des outils, des crapauds, des souris et des chats. Comprenez-moi bien : dans les lieux que j'habite, je ne suis pas dans l'effroi où je me trouve quand je pense à l'automobile, je me sens chez moi à l'abri, je trouve chez moi le repos, ma sensation est plus diffuse, mon inquiétude plus sourde. Il y a chez moi surplus, surplus d'abri, surplus de confort ingérables, l'équivalent domestique de la rage au volant qui s'empare de plus en plus souvent de nous serait une disjonction totale, qui mènerait du côté de ce que les journaux et la télévision appellent, employant un euphémisme éloquent, un « drame familial », où éclate un intolérable surplus, le surplus du manque, où le manque n'est pas comblé par le trop-plein mais creusé par lui. Ma sensation est celle d'une absence dont je voudrais savoir la source, je pourrais parler de l'absence de mouvement, mais voilà que je n'ai rien dit de plus qu'une évidence, alors je procède autrement, plutôt que de formuler ma sensation au négatif, j'essaie de définir la chose via sa présence, et là je suis sur une piste, je parlerais de la présence du silence, pas de l'absence de bruit, mais de la présence d'un silence gris et râpeux, comme dans

« loi du silence ». L'été bien sûr quand les fenêtres sont ouvertes j'entends chanter les oiseaux ou rouler la tondeuse d'un voisin, mais les bruits du dehors ne font qu'insister sur le silence gris dans lequel je me trouve et qui se trouve en moi, et cette sensation s'amplifie encore quand pour la première fois je suis en visite chez des connaissances dont la maison est neuve, sur des planchers neufs frais usinés, dans l'odeur des meubles neufs, qui me repousse de plus en plus loin de la réalité antique de la Terre, qui me coupe de la Terre comme les cosmonautes marchant sur la Lune ou flottant dans l'espace en état d'apesanteur, sauf que contrairement à eux je suis plombée, la Terre flotte mais je suis plombée, j'ai trouvé un jour dans une vente de garage un grand *scrapbook* Canada 29 ¢ avec en couverture deux enfants assis sur des bûches devant un feu de camp, ils ont l'âge que j'avais à l'époque. À l'arrière-plan de la photo il y a un lac, une frange de nuages et un bout de ciel enluminés par le coucher du soleil, le *scrapbook* est empli de coupures de presse collées, dont la première s'intitule *Destination Lune*, 16 juillet 1969, tous les articles trouvés concernant le sujet, toutes les photos ont été patiemment découpés puis collés. Le contraste entre le monde de la photo en couleurs qu'on voit sur la couverture et le monde auquel on accède à l'intérieur est saisissant, photos noir et blanc de fusées, photos de modules lunaires, photo de la chienne Laïka à bord de Spoutnik 2, cosmonautes enfermés chacun dans sa combinaison hermétique, on y trouve des grands titres comme « La Lune contaminera peut-être la Terre », des dizaines de messages publicitaires dont un dit : « Le rêve des hommes devient réalité (Robert Simpson Montréal Limitée) », un autre « Suivez l'alunissage avec un télé-couleur Zenith », nous avons raison d'avoir été, d'être toujours fascinés par ces images, elles ne sont pas les nôtres, nous en sommes les négatifs, elles sont aussi la mémoire enfouie d'un temps où nous étions *dans* une toile de Turner, où nous fûmes particules à la frontière de l'immatière, dansant dans la lumière naissante, où nous fûmes pluie, vapeur, vitesse, elles ne nous projettent pas dans le futur mais nous renvoient à un passé immémorial où nous étions atomes dispersés dans l'espace originel. Je pense que l'éradication des autres espèces vivantes, qui s'est accélérée depuis le début de l'ère de la conquête spatiale, court-circuite nos

origines, nous anhistorise, en éliminant les espèces qui ont mené jusqu'à nous, nous nous condamnons à errer immobiles sur terre, à devenir des fantômes crucifiés flottant dans l'espace, quand je suis en visite dans une maison neuve que je ne connais pas, je sens que je ne suis pas si loin de l'état que je veux décrire, je sens que, quand je reviendrai dans cette maison, lors de ma prochaine visite, s'il y en a une, il sera question de la télévision numérique, du barbecue au gaz ou du spa, heureusement les tapis ne sont plus à la mode (ils gardent les microbes), la maison est un puits sans fond, la maison me hitlérise. Pourquoi est-ce que tout à coup je pense au Viagra, il ne manquait plus que lui, il me fait halluciner une maison aux murs bleu turquoise où j'imagine les maîtres de maison baiser frénétiquement sur des lits bleu turquoise, il y a partout des invités qui ont goûté la même médecine, certains s'exécutent sur des chaises ou sur le plancher bleu turquoise, mais personne ne rit, ils sont tout entiers tristesse et colère rentrées, certains regardent même leur montre, sur un des murs de la chambre principale on retrouve, en grosses lettres, les mots suivants : « L'immobilier nous habite », ne riez pas trop, cette phrase est la devise d'une agence immobilière québécoise.

Heureusement qu'il y a la littérature pour nous aider à oublier tout ça. Sainte Thérèse de la Sainte-Face, donc, pour revenir à nous, à elle et sortir de ces histoires de crève-la-faim et de baiseurs délirants, refusait aux dernières nouvelles, c'est elle qui l'écrit, de se mettre à genoux devant sa mère et de baiser la terre pour un sou, qui est pourtant, c'est encore elle qui le dit, « toute une richesse ». Elle en fait une affaire de fierté, le mot étant issu du latin *ferus*, signifiant « sauvage », par opposition à *mansuetus*, « apprivoisé » : « Ma fierté se révolta à la pensée de baiser la terre », écrit-elle. Il y a à mon avis, dans cet événement tel que relaté, deux enjeux principaux, que j'évoquerai sous forme de questions : de quel côté me pousse mon désir ? Vaut-il la peine de marcher dessus pour de l'argent ?

Quelle sorte de mère est donc celle de Thérèse pour placer sa fille de quatre ans devant un tel choix, celui de rester sur terre, parmi les hommes, à ramasser des sous, ou de décoller pour de bon dans les sphères célestes ? Contrairement à ce qu'on pourrait croire, voilà une mère futée et attentive. Son propre rêve d'entrer

dans les ordres n'ayant pu s'accomplir, sentant la vocation chez sa plus jeune enfant, elle pose à sa fille une question à laquelle cette dernière a déjà répondu à trois ans, par rapport à Dieu, à qui Thérèse, c'est encore elle qui le dit, ne peut rien refuser. L'autre question, plus triviale j'en conviens, est tout aussi capitale. Encore là, la mère est un monstre d'ingéniosité, elle demande à sa fille ce qu'elle est prête à faire pour de l'argent, pas *baiser la terre* en tout cas. (Excusez-moi d'en ouvrir une, le mot *baiser* ayant ici un sens liturgique, comme dans l'ancien mot *baisement*. Le sens du verbe à la fin du XIXe siècle avait déjà commencé sa glissade vers celui qu'on connaît aujourd'hui, mais c'est comme si Thérèse, par son refus, l'entendait comme l'un de nos contemporains. Il n'est pas si loin le temps où le pape Jean-Paul II semait la bonne nouvelle à travers la planète. Qui ne l'a pas vu, sitôt sa descente d'avion, baiser le sol de l'un des 103 pays où il s'était arrêté ? On l'a vu à répétition, de la Suisse au Mexique, en passant par l'Azerbaïdjan et la Slovénie, pour aboutir au Bénin, à Malte, en Arménie ou en Bosnie-Herzégovine, baiser et rebaiser le sol. Chaque fois que je le voyais, ce geste m'exaspérait. Il n'y avait pas à s'y méprendre, il ne s'agissait pas d'un baisement à l'ancienne, d'un baisement à ce qui est sacré. Le pape étant le représentant — habitant le Vatican palace — de la très sainte Église catholique, je ne pouvais m'empêcher d'y lire une prise ou une reprise de possession.)

Voilà ce à quoi se refuse Thérèse, à la fois à la soumission et à la prise de possession. Elle n'est pas dans la révolte, mais dans la révolution. Elle se place hors du jeu des hommes et finira sa courte vie au Carmel. Thérèse reste entière, indivisible, corps, esprit, âme. Avec discernement, elle choisit le chemin de ce qui lui fait plaisir, rejette la morbidité d'aller contre son désir pour de l'argent. Sa maison à elle, la maison de Dieu, est hors du temps et de l'espace humains, hors de la réalité de la chair, dans le désir à toute épreuve. Elle est bienheureuse, la Terre ne lui appartient pas, mais elle n'appartient pas à la Terre. Thérèse ignore qu'elle a évité Charybde pour se jeter dans les bras de Scylla, elle croit avoir une dette envers Dieu, elle se précipite tout comme le Christ droit dans les bras de Dieu, mais peu importe, le cas de sainte Thérèse sert bien mon propos, car religion et psychanalyse posent, l'une de manière

extrinsèque, l'autre intrinsèque, la même question par rapport au capital : Comment posséder quoi que ce soit alors que je suis moi-même possédé ? Bien sûr, la conscience indocile que propose la psychanalyse s'oppose à l'obéissance à Dieu (ou au Capital), mais elle nous enchaîne à Œdipe, nous enferme dans notre histoire familiale. Comment faire, en toute conscience, autrement que de laisser à la sauvagerie inconsciente la part irréductible, impénétrable, absolument déraisonnable qui existe chez chacun d'entre nous, si on ne veut pas mourir étouffé ?

Jour et nuit

« Une histoire d'industrie, d'initiative individuelle — l'humanité *partie en croisade à la recherche du bonheur*[6]. » *Tels sont les* mots qui apparaissent en surimpression sur la première image de *Modern Times* (1936), le film de Charlie Chaplin, celle du très gros plan d'une horloge. Le temps prend toute la place, la trotteuse, pas à pas, inexorablement poursuit sa course, il va être six heures en chiffres romains. Suivent les images d'un troupeau de moutons qui avancent pressés les uns contre les autres, au milieu, il y a un mouton noir, puis des images d'hommes pressés les uns contre les autres, ils se rendent au travail, d'hommes courant dans une usine immaculée où on voit d'immenses engrenages rutilants. Dans son grand bureau de l'Electro Steel Corp, assis sur sa chaise pivotante, le directeur s'ennuie ferme. Un casse-tête à moitié fait est placé devant lui, sur son bureau. Il lit son journal, gobe une pilule (un antiacide ?), se retourne pour voir, grâce à l'écran géant placé derrière lui, ce qui se passe dans son usine. « More speed », dira-t-il à un moment. Pendant ce temps, Charlot, debout devant la chaîne de montage dans sa salopette de travail crottée, les deux mains prises par des outils, s'agite jusqu'au tic en resserrant des boulons. Tous, même lui, soutiennent le rythme, jusqu'à ce qu'une grosse mouche arrive, le dérange, que grâce à lui (et à elle) tout se déglingue et que parte le bal...

6. Ma traduction de la phrase. Je vous la donne textuellement : « Modern Times. A story of industry, of individual enterprise — humanity crusading in the pursuit of happiness. »

Comment vivre avec l'irréconciliable en soi : la part animale, la soif de survivre, la faim, l'appétit pour la viande, l'appétit sexuel, et la part humaine, la pensée, l'émotion, la compassion, l'ouverture, la vérité, le réel ? Est-il possible de se marier à l'impossible ? Accepter ou non de vivre avec en soi une mouche qui bourdonne sans arrêt, non pas la coquette bouchée de taffetas noir collé sur le visage des femmes à la cour de Louis XIV, mais une mouche bruyante, mouche à miel ou mouche à merde, mouche tsé-tsé, mouche des cadavres, mouche vivante qui naît de la viande morte, mouche conscience, mouche tantôt oubliée, tantôt exaspérante, mouche qui bourdonnait hier, tandis que j'écrivais, je l'ai délivrée de la coupe de la lampe suspendue où elle s'était enfermée, ma concentration l'amplifiait encore, on aurait dit un bourdon tibétain, à la fin elle était devenue un frottement d'ailes affolé, bruyant au point que je n'arrivais plus à travailler. Je suis montée sur une chaise, ai soulevé la coupe, ensuite je n'ai même pas pu suivre son vol des yeux, elle était libre.

Le lendemain matin, la mouche était posée sur le store blanc de la chambre, elle avait l'air sonnée par novembre qui approchait. J'ai actionné la cordelette et *crounch*, elle est passée sans même réagir sous le rouleau compresseur. Le soir venu, en déroulant la toile j'ai vu son corps, tiens, je l'avais oubliée celle-là. À ce moment-là je me suis sentie fautive, mais il était trop tard, elle était collée là, noire sur blanc, étrangement entière, ses pattes d'orante et ses ailes disloquées m'ont tout de suite rappelé les corps de Schiele. Mais mon point de vue n'était pas celui du peintre, j'étais plutôt le lieu d'origine de l'horreur qu'il avait tenté de représenter, et il a fallu que la compréhension de son œuvre passe *aussi,* pour moi, par l'expérience vive de la position du bourreau. Avec un haut-le-cœur, j'ai décollé le corps de la mouche, dont il m'a ensuite fallu gratter une des pattes avec un ongle pour l'enlever. C'est comme ça. Nous sommes une espèce tueuse. Patience, sœur mouche, tu auras ta revanche, un jour tu pourras faire bombance de mon corps. Il me vient des idées de cadavres en décomposition, en même temps que la vision de l'absolue beauté d'une mouche verte immobile dans la lumière, des miroitements de son abdomen irisé, luisant, on dirait presque qu'il se gonfle et se dégonfle pour moi, dans un

souffle dont je sais pourtant qu'il est impossible, seules ses pattes avant remuent, elles se frottent comme les mains d'un homme satisfait qui a bien fait son travail, ses yeux à facettes ont remodelé mon monde, nous vivons et ne vivons pas dans la même réalité. Mouche, part démultipliée de moi-même volant à toute vitesse dans la lumière, vers la source jusqu'à la brûlure, qui va à la rivière pour se nettoyer les ailes, mouche devineresse, mouche savante, qui rit et se détache d'elle-même en volant toujours plus vite, dis-moi, qui allons-nous devenir ?